

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

LA MAISON JAUNE

Amor Hakkar

Amor Hakkar est né en 1958, dans les Aurès, en Algérie. A l'âge de six mois, ses parents quittent leur montagne pour s'installer en France, à Besançon.

Après des études scientifiques, il découvre sa passion pour le cinéma et l'écriture.

Il réalise un court-métrage puis un long-métrage

Sale temps pour un voyou.

En 2001, il écrit un roman intitulé

La cité des fausses-notes qui lui vaudra le prix du livre Marcel Aymé 2001.

En 2002, après un retour douloureux en Algérie, où il enterre son père, il découvre les Aurès, qu'il sillonnera à maintes reprises.

De retour en France, il écrit le scénario de *La Maison jaune*.

Fin 2006, il réalise dans cette région des Aurès, le film *La Maison jaune*, en langue berbère.

Aujourd'hui, Amor Hakkar prépare

un long-métrage *Quelques jours de répit*,

qu'il envisage de réaliser dans sa région,

la Franche Comté, en langue française.

2007 (sortie France : 5 mars 2008) - Algérie / France - couleur - 1h25 - V0 [berbère]

film d'**Amor Hakkar** (réalisation et scénario)

image : **Nicolas Roche** - montage : **Amor Hakkar, Lyonnell Garnier** - décors : **Karim Nezzar** - son : **Kamel Mekesseur** - montage son : **Jean Dubreuil** - mixeur : **Eric Tisserand** - chef machiniste : **Lakhdar Hamina** - production : **Sarah Films** - productrice : **Floria Boumia** - distributeur : **Sarah Films**.

avec : **Aya Hamdi** (Alya), **Amor Hakkar** (Mouloud, le père), **Tounès Ait-Ali** (Fatima, la mère), **Bissa-Ratiba Ghomrassi** (Bissa).

COURT MÉTRAGE : LE CIEL N'APPARTIENT PAS AUX OISEAUX

2005 - France - couleur - 12'

film de **Thibaud Oscar** (réalisation et scénario) - image : **Kosta Asmanis** - montage : **Nicolas Meunier** - son : **Charles Leconte, Thibaud Oscar, Karl Gobyn** - voix-off : **Kamel Bechemekh** - production : **G.R.E.C**

avec : **Cécile Dessertine, Armand Eloï, Djédjé Apali, Kamel Bechemekh**

Plusieurs personnages autour du corps d'un jeune homme tombé du ciel.

Admirablement filmé, remarquablement mis en sons, *Le ciel n'appartient pas aux oiseaux* frappe par la sécheresse de son point de vue. Sous forme de parabole, le film parle de l'exil, des sacrifices et des risques que certains sont prêts à prendre pour trouver une terre d'asile. Quitte à y laisser la vie. Constat implacable. Logique absurde. Le récit éclaté, où les points de vue se multiplient, laisse aussi la parole au principal intéressé, corps sacrifié autour duquel s'articulent des séquences à la beauté douloureuse. Un premier film fort et prometteur. **R.A.D.I**

INTERVIEW DU RÉALISATEUR

L'Humanité - Comment en êtes-vous venu à réaliser la Maison jaune ?

Amor Hakkar - J'ai commencé à faire du cinéma en 1992 avec mon premier film *Sale temps pour un voyou*. Puis je suis resté de longues années au RMI, mais sans jamais vouloir renoncer au cinéma. J'ai perdu mon papa en 2002, qui voulait être enterré dans les Aurès. On m'a dit de le ramener en Algérie et de m'occuper de l'enterrement. C'est à cette occasion que j'ai eu envie de retrouver mon pays et c'est ainsi que je me suis mis à écrire *la Maison jaune*, imprégné de mes souvenirs. Voilà un peu la genèse du film. La mort de mon père est venue à mon secours. À partir de là, j'ai abordé ce nouveau film sans aucune pression mais avec mon simple désir de le faire, ma volonté d'aller vers les gens. Tout s'est fait conformément à cette idée, le tournage, le montage, la musique, tout. Le scénario a été écrit en 2005.

Cela n'a pas dû être simple...

Le budget est de 520 000 euros. J'ai eu le soutien de la région de Franche-Comté, où je résidais, dont la commission du film est présidée par Pierre Arditi, puis le Fonds Sud, présidé par Rithy Panh. Ensuite, en Algérie, le ministère de la Culture nous a beaucoup aidés. C'est un film majoritairement français mais tourné en langue berbère. Seules les autorités parlent arabe. Cela m'a été demandé et j'ai accepté car cela ne nuisait pas au scénario. Comme les gendarmes en France, les policiers là-bas viennent de régions très différentes et ne sont donc pas censés parler le berbère. Le film a été présenté en Algérie lors d'avant-premières mais il n'est pas encore sorti en salles.

Où avez-vous trouvé les comédiens ?

La seule professionnelle est Tounès Ait-Ali, qui joue la maman. C'est une actrice kabyle, connue essentiellement au théâtre. Tous les autres vivent dans les Aurès. On a longtemps cherché pour les trouver. Certains jouent ce qu'ils sont dans la vie, comme le chauffeur de taxi qui était celui qui transportait les enfants, l'infirmier à la morgue. Avec les autres s'est établie une relation de confiance.

Quelle était votre envie ?

Je n'avais pas envie de faire un film sur le terrorisme, l'islamisme, les violences faites aux femmes... Je voulais m'intéresser aux gens simples, à l'être humain, à la souffrance, à la mort. Mon personnage est un analphabète frappé par le deuil qui va devoir apprendre à se reconstruire et à trouver le bonheur. Le film part du scénario dont je suis l'auteur. L'idée en est : comment permettre à sa femme de retrouver le sourire. Parfois, dans un couple, quand ça ne va pas très bien, on déplace les

musiques :

chant chaoui : *Aya Hamdi Sousem Ya Mami*

chants traditionnels arméniens

Joseph Macera : *Tuman Dao, Kanivour Djanim*

Aurélien Dudon : *Sur l'autre rive*

Fayçal Salhi : *Hayet, Layeli*

Basile Ntsika : *Muntu Na Muntu* »

meubles ou des choses comme ça. Moi, illettré dans mon village de montagne, j'ai l'idée de repeindre la maison en jaune.

Y a-t-il des influences ?

J'ai été très influencé par le néoréalisme italien, comme par les films d'Abbas Kiarostami. Je me sens proche des êtres, je viens de ce milieu et c'est cela que je connais le mieux. Des petites gens peuvent vivre des choses très grandes. Ici, cet homme va déployer une énergie fantastique pour que sa femme retrouve le sourire.

Chacun est très bon dans votre film. Fable ? Réalité ?

Oui, les gens sont très gentils, c'est un choix volontaire. Quand on est frappé par le deuil, il existe encore un peu de respect. Le film est tourné dans une région où les rapports économiques sont violents, la vie est dure, mais il reste cela et, à cause de cela, on peut encore croire en l'être humain. Pour moi, c'est très important. Le taxi est bénévole. Il se porte au secours de l'autre. Oui, il ne faut pas désespérer de tout. Quand au maire qui n'a pas le temps de me recevoir, c'est une critique, mais pas forcément virulente. C'est pour dire que les gens les plus simples sont parfois aussi délaissés. Hélas, le film reste une fiction, mais qui ouvre la possibilité de croire à la possibilité d'un monde meilleur. Moi, à quoi me sert le cinéma ? À rêver qu'on pourra un jour retrouver ce rêve dans la réalité. C'est le film que nous avons envie de faire, qu'on a produit et distribué nous-mêmes. Pour montrer qu'à côté des grosses productions ces films peuvent exister aussi malgré tout. Il faut suivre sa ligne, ne pas céder à la tentation, être fidèle à la parole donnée, montrer du respect. On a expliqué aux gens ce qu'on allait faire, on l'a fait et ils ont vu le film.

Des projets ?

Mon prochain film, qui s'appelle *Quelques jours de répit*, va être tourné en Franche-Comté. C'est l'histoire de deux clandestins, d'un couple d'intellectuels homosexuels iraniens qui va croiser une dame très simple un peu paumée. C'est l'histoire d'une rencontre improbable mais, au cours de ces quelques jours de répit, il va se passer des choses entre ces trois personnages.

Entretien réalisé par Jean Roy - L'Humanité

Dans un modeste village à flanc de montagne des Aurès dominé par l'ocre, ocre de la poussière, des rues non bitumées, des pierres murales, le destin vient frapper. Une voiture de gendarmerie s'approche et remet à Alya, douze ans, en train de bêcher un lopin aride, une lettre à transmettre à son père. Son frère Belkacem est mort à Batna dans un accident de la route alors qu'il achevait son service militaire. Personne ne sait lire, mais le gendarme a prévenu. Voici une fillette sans frère, un père bouleversé et une mère consternée dont le cri de douleur fait bien comprendre qu'elle ne s'en remettra peut-être jamais. Mais il faut aller chercher le corps. Le père (Amor Hakkar lui-même) enfourche derechef sa Lambretta, modeste scooter hors d'âge à deux roues parallèles qui tracte une remorque, et le voilà parti, dans des paysages aussi sauvages que majestueux, en un voyage épique qui appelle aussitôt une triple référence : *la Chambre du fils*, de Nanni Moretti, pour la douleur contenue par le trajet à accomplir, *Une histoire vraie*, de David Lynch, pour l'incongruité et la lenteur du véhicule, *Testament*, du Marocain Hassan Legzouli, pour la tonalité nord-africaine et la similitude de sujet, les trois ayant en commun un humanisme exacerbé de la plus belle tension. Unique différence, chez Amor Hakkar, nulle trace d'un voyage qui serait également initiatique mais juste une obligation à assumer. C'est là du cinéma simple et beau. Du vrai cinéma aussi. N'en donnons qu'une preuve alors que, roulant à la nuit tombante sans éclairage, notre homme est arrêté à un barrage. Le policier compréhensif lui confie un puissant clignotant et c'est à la lumière de celui-ci que va être filmé ensuite le trajet jusqu'à la ville. On se souvient de plans semblables dans de nombreux films américains urbains où le toit constellé de lampes des bagnoles de flics attire le regard jusqu'à la fascination. Mais quel effet ici quand la lampe est sur une carriole au sein d'une nuit profonde ! Ainsi, chaque scène sonne juste. Citons simplement la suivante, l'arrivée à la morgue qu'il faut trouver, les difficultés à la rejoindre, les grilles encore closes car il est tôt le matin, l'infirmier qui laisse quand même entrer, la bureaucratie qui s'en mêle, le cadavre subtilisé. Ce sera ensuite la panne sur le trajet du retour, la bénédiction d'un imam tandis que l'on répare... C'est rare, un film où on a envie de tout citer. Mais il ne faut pas, bien sûr. Alors taisons-nous, sachant qu'on n'a même pas évoqué le meilleur.

Jean Roy - L'Humanité

Amor Hakkar a écrit, réalisé et interprété cet émouvant voyage sur la terre de ses racines. D'autant plus émouvant qu'il raconte comment un père s'obstine, avec détermination et labeur, à rester debout et à faire tenir son foyer, pour ne pas crouler sous la douleur. Mais *La Maison jaune* ne tire jamais sur la corde du pathos, et en définitive, n'est pas seulement un film sur le deuil. C'est aussi un témoignage sur les petites gens, ici des agriculteurs des Aurès,

qui se contentent de peu pour vivre, et se dépassent pour tenir la tête hors de l'eau. Et c'est un film sur le désir de vivre. Avec peu de moyens, une action ramassée et une mise en scène au plus près de son personnage central, Amor Hakkar raconte beaucoup. L'honneur d'un père, les lourdeurs administratives, l'entraide humaine, la rudesse climatique, l'amour conjugal et familial. Et comment on repeint sa maison pour ensoleiller son horizon. Avec ses taches de couleurs vives et son émotion rentrée, ce poème simple et délicat mérite toute l'attention du spectateur, plus habitué aux spectacles qui font du bruit, sur l'écran ou dans les médias.

Olivier Pélisson - Monsieur Cinéma